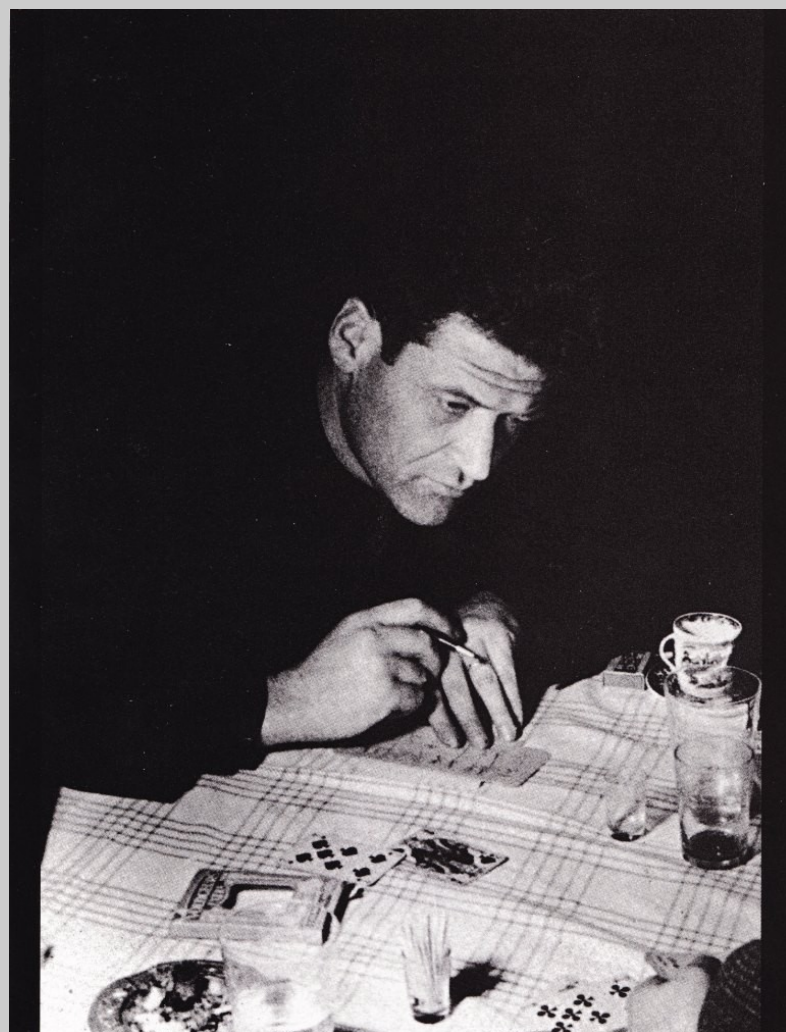


Aux côtés des républicains espagnols



Le 16 février 1936, le Front Populaire espagnol remporte les élections. Rapidement, ce gouvernement prend ses précautions et écarte du pays les chefs militaires comme Franco, qui est exilé aux Canaries. Très vite, les nationalistes se regroupent autour de Franco contre la république. La guerre civile éclate. A ce moment, les puissances européennes signent un accord de non-intervention. Mais l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste envoient bientôt des armes à Franco. Les républicains perdent du terrain malgré l'arrivée de volontaires de cinquante pays (Brigade internationale). Franco atteint Madrid en mars 1939. Il renverse le gouvernement. C'est la fin de la guerre et le début de sa dictature.

En octobre 1938, le patron du grand quotidien *Paris Soir*, Pierre

Lazareff, envoie Joseph Kessel en Espagne. Accompagné du photographe Jean Moral. Kessel veut plus que jamais vivre et décrire l'aventure. Après un voyage d'une quinzaine de jours, en bateau, en avion, en camion, les deux reporters vont rapporter dix reportages et plus de deux cents cinquante clichés.

Ils se placent du côté des opprimés, des républicains, de la liberté. Rarement l'écriture et l'image se seront ainsi alliées dans la vision commune d'un événement : une même approche humaniste, une même sympathie pour un peuple, pris au piège de la guerre. En effet, à Madrid, à Valence, ainsi qu'à Barcelone, Kessel et Moral captent l'honneur et la détresse des républicains; l'insouciance des enfants, le rude courage des soldats et enfin l'angoisse terrifiante des familles séparées. Dans l'écriture, Kessel brouille les pistes, écrit des romans avec un talent de grand reporter, saisit l'âme de son premier interlocuteur au premier abord, qu'il soit bon ou mauvais, puissant ou mendiant.

Kessel retourne en Espagne en février 1939, pour assister aux dernières semaines de la république agonisante. C'est une ville méconnaissable que Kessel parcourt en arrivant à Barcelone, après un trajet en wagon-lit. Des hordes de réfugiés affluent, les yeux hagards, complètement perdus. Les volontaires rejoignent chaque jour plus nombreux les rangs des républicains, dans le fracas des obus et les tonnerres de la DCA. « Les voitures privées n'existaient plus. La réquisition en avait fait du matériel de guerre. Et les pouvoirs publics en usaient avec une avarice extrême. L'essence se payait en or. Les réserves constituées étaient aussi précieuses que le sang. Les exigences militaires commandaient complètement le trafic routier.

Le ravitaillement même de la population civile était négligé. Les gens se trouvaient enfermés dans les villes et dans les villages. [...] Officiers en mission, courriers relevés des postes de contrôle, permissionnaires de Valence retournant au front de Madrid, combattants du levant se rendant en permission dans l'intérieur - le camion ne transportait que des soldats. Aucun civil n'était admis sur les bancs de square fixés à son châssis. Si, quelques heures après notre débarquement, le photographe Jean Moral et moi pûmes nous y asseoir, ce fut uniquement grâce à l'amabilité et à la diligence du délégué de la presse. Bien des gens séparés de leur famille ou de leurs amours eussent payé très chers nos places. » (Témoignage parmi les hommes)



Page de gauche :

Entre deux trajets, rédaction d'un article. Source : Ivan Stephen, Alain da Cunha et Arlette Moreau, Kessel, Paris, Plon, 1985, p. 104.

Page de droite :

Avec les camarades espagnols. Source : Ivan Stephen, Alain da Cunha et Arlette Moreau, Kessel, Paris, Plon, 1985, p. 106.